

point senti mille impatiences de la solitude absolue dans laquelle vit ma tante en l'absence de notre cousin, et, partant, mille dégoûts pour l'existence nous est faite céans ; existence qui cependant valait, il y a huit jours encore, à Mme de Kerkadec nos plus sincères actions de grâce ! Mais maintenant, c'est bien autre chose ! Voici qu'un matin nous souhaitons des roses, et, le lendemain, les plus beaux rosiers d'Europe élisent domicile chez nous !

—Ma chère, quand tout cela va fleurir, le quinconce sera magnifique !

—Et nous, nous resterons les obligées de qui ? de quel fat qui s'en glorifiera.

—Le mal, c'est que l'on ne sait pas à qui l'on a affaire, remarqua judicieusement Camille.

—Sans doute, répliqua Valentine ; c'est le mystère qui donne à tout ceci une sorte d'importance.

—Pourquoi ne pas chercher à le pénétrer, ce mystère ?

—Et comment, je te prie, notre tante ne voyant ni ne recevant personne ?...

—Au moyen d'une fête ! Nos coupables ne sauraient manquer de s'y rendre et je les reconnaîtrais aisément. Une fois reconnus, je les dénonce à ma tante, qui les sermonne de la bonne sorte ; ils avouent la raison secrète qui les faisait agir...

—Et, quinze jours ou un mois plus tard, les cloches de la chapelle de Kerkadec sonnent à toute volée la grande sonnerie des mariages ? acheva Mme de Linval. Folle ! de quelle façon notre tante pourrait-elle être amenée à donner céans une fête ?

—Si mon projet réussit, tu le verras bien.

—Tu as donc un projet ?

—Chut ! je n'en voulais point parler, même à toi !... Ma tante revient, je me sauve dans la bibliothèque. C'est dans la bibliothèque que mon projet s'élabore ! D'ici à une heure, je veux que nous soyons en train, toi et moi, d'écrire des lettres d'invitation pour un grand dîner se donnant au château de Kerkadec, de demain en treize jours !

II.—LA FÊTE SÉCULAIRE.

Valentine, restée seule, admirait en elle-même avec quelle aisance sa sœur lui donnait ses rêves pour des réalités ; puis, comme Mme Kerkadec approchait, redoutant l'œil perspicace de sa tante, elle voulut s'esquiver à son tour. Le temps ne lui en fut point laissé.

—Un moment ! lui dit Mme de Kerkadec d'un ton froid en la retenant. Dans mon jeune temps, lorsqu'un grand parent me faisait l'honneur de désirer s'entretenir avec moi, je m'empressais de me rendre à son désir. Autre temps, autres mœurs, à ce qu'il paraît.—Vous savez de quel sujet je veux vous parler ? continua la marquise.

Valentine, pour toute réponse, rougit et baissa les yeux.

—Ma nièce ! poursuivit Mme de Kerkadec, vous avez été mariée, six mois seulement, si je ne me trompe ; vous êtes veuve, mais vous n'avez qu'un an de plus que votre sœur, ce qui veut dire que vous n'avez guère plus qu'elle d'expérience et de raison... Ne m'interrompez pas ! Ce n'est pas parce qu'on est veuve, ma très-chère, que toutes les inconsciences sont permises... Ne m'interrompez pas ! C'est une idée qui court le monde, qu'il est naturel

à une veuve de jeter un peu son bonnet par-dessus les moulins ; une sottise idée, par ma foi ! Une veuve devrait, au contraire, avoir cent fois plus de retenue qu'une fille, attendu qu'elle ne se compromet qu'à bon escient. Une fille est gardée par les siens, une veuve se doit garder elle-même ! Voilà mon opinion, ma nièce. Est-ce la vôtre ?

—Ma tante..

—Donc, reprit Mme de Kerkadec, il y a eu inconscquence de votre part, inconscquence assez grave pour avoir autorisé l'impertinent envoi des rosiers.

—Je vous assure, ma tante..

—Soyez franche ; rappelez-vous que vous êtes une Kerkadec ! Dites-moi tout, que nous voyions ensemble à réparer vos torts.

—En vérité, ma tante, put enfin articuler Valentine, offensée des suppositions de la marquise, ni ma sœur ni moi, nous n'avons rien à nous reprocher. Depuis une semaine environ, tous les matins, à la même heure, les pas de deux chevaux résonnent sur le pavé de la route, du côté de l'appartement que nous habitons. Il y a trois jours, causant de fleurs avec Jahel, un bruit s'est fait entendre dans le feuillage, non loin de nous ; d'après l'évènement, je suppose que quelqu'un nous écoutait ; si vous le voulez ce seront nos promeneurs matinaux ; moi, je n'en sais rien.

—Ainsi vos promeneurs matinaux seraient des adorateurs ?

—C'est vous qui le dites, ma tante.

—Des adorateurs qui auraient chargé cinquante rosiers des plus rares de leur servir d'interprètes auprès de vous ?

—Il vous plaît de le traduire ainsi.

—Je me sers de votre dictionnaire.

—Je n'ai pas autant d'imagination que vous, ma tante.

Ici, Mme de Kerkadec regarda sa nièce jusqu'au fond de l'âme, on pourrait dire ; mais celle-ci ne sourcilla pas.

—Il est vraiment insupportable qu'on ne sache à l'intendant de qui faire tenir l'argent de ces rosiers, reprit la marquise après quelques minutes de silence. Une Kerkadec donne, si cela lui convient, mais elle n'accepte pas, sauf de très-haut lieu ; c'est une tradition de notre famille.

A peine la marquise avait-elle prononcé les paroles qui précèdent, que Mlle Camille sortit de la bibliothèque, un vieux parchemin poudreux et moisi à la main.

—Vous parlez de traditions, ma tante, dit la jeune fille de l'air du monde le plus dégagé ; je parie que, parmi les traditions de notre famille, il en est qui sont sorties de votre souvenir.

—Vous perdriez ! répondit la marquise très-nettement.

—En rangeant les cartons de la bibliothèque, poursuivit Camille, je viens d'en découvrir une dont vous ne nous avez jamais entretenues.

—Laquelle, s'il vous plaît ?

—L'honneur des Kerkadec s'y trouve intéressé.

—L'honneur des Kerkadec ?

—Quand je dis : l'honneur, c'est d'un certain honneur que je parle, de l'honneur du rang, de la prééminence dont les Kerkadec ont toujours joui